



HAL
open science

Compte rendu de: **Dire le genre. Avec les mots, avec le corps**, dir. C. Bard et F. Le Nan, Paris, CNRS éditions, 2019, dans **Genre et histoire**, n° 27

Sarah Nancy

► **To cite this version:**

Sarah Nancy. Compte rendu de: **Dire le genre. Avec les mots, avec le corps**, dir. C. Bard et F. Le Nan, Paris, CNRS éditions, 2019, dans **Genre et histoire**, n° 27. 2021. hal-03381190

HAL Id: hal-03381190

<https://hal.science/hal-03381190>

Submitted on 15 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Christine Bard et Frédérique Le Nan, *Dire le genre.*
*Avec les mots, avec le corps***

Paris, CNRS éditions, 2019, 302 p.

Sarah Nancy



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genrehistoire/6293>

ISSN : 2102-5886

Éditeur

Association Mnémosyne

Ce document vous est offert par Bibliothèque Sainte-Barbe - Université Sorbonne Nouvelle Paris 3



Référence électronique

Sarah Nancy, « Christine Bard et Frédérique Le Nan, *Dire le genre. Avec les mots, avec le corps* », *Genre & Histoire* [En ligne], 27 | Printemps 2021, mis en ligne le 01 octobre 2021, consulté le 14 octobre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/6293>

Ce document a été généré automatiquement le 14 octobre 2021.



Genre & histoire est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Christine Bard et Frédérique Le Nan,
*Dire le genre. Avec les mots, avec le
corps*

Paris, CNRS éditions, 2019, 302 p.

Sarah Nancy

RÉFÉRENCE

Christine Bard et Frédérique Le Nan, *Dire le genre. Avec les mots, avec le corps*, Paris, CNRS éditions, 2019, 302 p.

1 *Dire le genre* est un volume collectif publié dans le cadre du programme de recherche GEDI (Genre et discriminations sexistes et homophobes, 2014-2017), porté par le SFR Confluences de l'Université d'Angers. Il réunit des spécialistes d'histoire, de linguistique, de littérature, de sociologie, de géographie et de photographie ; aussi son contenu est-il extrêmement varié du point de vue des domaines abordés et de la périodisation. Et cependant, le format relativement court de chacune des contributions, la composition d'ensemble (d'abord centrée sur les mots, puis sur le corps) et surtout le soin apporté à définir l'objet commun, dans l'introduction comme dans les treize articles et la postface, en rendent la lecture fluide et laissent une impression de grande cohérence.



- 2 L'ouvrage explore la manière dont les mots et le corps ont la capacité à « dire le genre », dans le temps long de l'histoire comme dans le quotidien (« en ouvrant la bouche ou en nous habillant le matin, nous portons les marques du genre »). Il s'agit donc d'une approche large, directement en prise sur la définition du genre comme construction, et en même temps d'une hypothèse spécifique qui pose que cette construction peut s'analyser comme un « dit », même lorsqu'elle s'élabore avec et sur le corps. Plus précisément encore, l'ouvrage considère ces expressions linguistiques et/ou corporelles du genre dans leur dimension polémique – dimension emblématisée par la typographie inversée du « R » dans le titre – et dont l'introduction rappelle qu'elle est inhérente au terme même de « genre », qui, par son retour dans le sens de *gender*, terme popularisé par Robert Stoller en 1968 puis traduit en français, est venu heurter les emplois historiques du terme au service d'une catégorisation ou d'une essence.
- 3 La première partie s'ouvre avec deux articles qui se penchent, selon une perspective diachronique, sur le lexique utilisé pour désigner les états et les activités féminines. Frédérique Le Nan étudie ainsi successivement la disparition des termes désignant les activités d'écriture féminines, la dérive irrémédiable de ces termes vers des connotations péjoratives ainsi que le refus de donner un nom, voire un genre, aux femmes ayant des pratiques homosexuelles. Les intentions de discrimination sont, selon l'auteur, très claires dans ces processus aux conséquences dommageables : « Parce que des mots manquent, les traces manquent, et les histoires qui leur reviennent ne peuvent plus être racontées ». Myriam Dufour-Maître, quant à elle, choisit trois termes désignant l'activité lettrée des femmes pour explorer la construction de genre dont ils sont porteurs. Avec « clères dames », Boccace laisse entendre que la noblesse peut être la condition, pour les femmes comme pour les hommes, d'une élévation au savoir. Le substantif « précieuse », pour sa part, permet de condamner ensemble, en les articulant, la pratique lettrée et le fait de se soustraire à la

condition féminine programmée par l'hétérosexualité. Le terme de « bas-bleu », enfin, sert une critique de l'activité lettrée féminine en termes de dénaturation.

- 4 Suivent deux études sur les moyens dont disposent les différentes langues pour dire le genre. L'anglais, montre Pascale Denance, permet, à la différence du français, de faire durer l'absence de catégorisation en féminin/masculin en raison du neutre et des épiciens (c'est-à-dire des mots dont la forme ne varie pas selon le genre). Entrelaçant à ces explications l'analyse de différents textes littéraires en anglais qui exploitent particulièrement ces possibilités, elle engage à sortir des déterminismes de la langue. Considérant l'espagnol, Sandra Contamina retrace ce qui a pu conduire à employer l'arobase (@) dès le début des années 2000 pour signifier un pluriel mixte ou, au singulier, une alternative de genre, et explique pourquoi cet usage, quoiqu'aujourd'hui très dépendant de la mode et trop peu systématisé, représente une option à considérer pour la « représentation égalitaire entre homme et femme dans la langue ».
- 5 Les trois derniers articles de cette première partie considèrent les mots du genre à travers une approche sociologique. À partir d'entretiens qu'elle a menés sur l'amour et la sexualité, Marie-Laure Déroff met au jour des tendances genrées dans la manière de faire ces récits où s'élabore une identité : les hommes font valoir une maîtrise et une capacité d'action sur leur vie, quand les femmes laissent une place plus grande à l'hétérogénéité, faisant ainsi ressortir la stabilité d'une identité à travers les aléas de la vie. Chadia Arab livre le résultat d'une enquête sur les femmes marocaines qui viennent faire la récolte des fraises en Espagne. Les mots qui les désignent témoignent clairement de leur marginalité, voire de leur stigmatisation. En même temps, ces désignations montrent aussi la paradoxale émancipation que représente cette expérience pour certaines d'entre elles. Enfin, Magali Guaresi repère les constantes qui marquent le discours des impétrantes à la députation sous la Cinquième République et conclut que ces prises de parole sont « davantage façonnées par des interdits que par la politisation de nouveaux sujets ou l'émergence d'une culture "féminine" politique ». Sont ainsi mis au jour des « systèmes d'exclusion ou de discrimination genrés » qui expliquent que la place des femmes soit toujours minoritaire alors même que « les limites formelles à l'inclusion des femmes dans la sphère politique » ont disparu.
- 6 Dans la seconde partie de l'ouvrage, on trouve d'abord quatre articles sur les effets en termes de genre de la présence ou de la représentation du corps. Christine Bard questionne les marques vestimentaires du genre : elle analyse ce qui s'est joué dans l'histoire avec les formes de l'habit, ses couleurs, mais aussi les fonctions qui en ont été privilégiées (parure, pudeur, protection) et observe comment ces partages ont été pérennisés, déplacés, ou transgressés, pour conclure que, dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, les progrès répétés pour la condition des femmes ne sont pas parvenus à « subvertir la structure grammaticale » de la domination masculine. L'étude d'Emmanuel Jaurand est intéressante à poser en regard car il y explique comment le naturisme, originellement pensé comme une « réforme de vie », a pu servir l'égalité de genre dans son souci d'effacer la hiérarchie sociale soutenue par le vêtement. Mais il montre aussi que cette utopie repose sur des règles difficiles à maintenir, et parfois contradictoires, ce qu'illustre bien l'évolution que connaît aujourd'hui le mouvement, où s'affirme une tendance consumériste et individualiste qui favorise la définition du corps féminin comme objet érotique ou publicitaire.
- 7 Les deux articles suivants considèrent les pouvoirs du corps représenté. Pauline Boivineau retrace le parcours artistique d'Anne-Marie Reynaud, figure marquante de la

Nouvelle Danse Française, pour montrer comment, sans être explicitement féministe, ses chorégraphies se posent en marge de l'ordre androcentré dont l'empreinte est généralement si forte dans la danse, cela notamment en favorisant l'égalité entre hommes et femmes et en donnant à la féminité le droit à l'humour et à l'irrévérence. La photographe Carine Parola présente ensuite son travail sur la transidentité. C'est en préservant le cadre des attendus, avec sobriété, qu'elle s'attaque à la norme de genre, de manière à y faire surgir un « *punctum* » (cf. Roland Barthes) : des poils, par exemple, là où on ne les attend pas. Sa démarche, comme le parcours des trans qu'elle suit, est combative, car il s'agit d'une lutte plus générale contre toutes les normativités.

- 8 Toujours dans le champ de l'art, les deux derniers articles interrogent les effets du travestissement. Floris Taton, après avoir expliqué le lien étroit qui existe entre performance artistique et féminisme, revient sur les propositions de deux artistes américaines dans les années 1970 : Adrian Piper, jouant à incarner les stéréotypes d'un homme blanc sûr de lui ; Eleanor Antin qui, parmi ses différents « *selves* », incarne un roi, avec les doutes et les certitudes qui résultent de sa condition. Émilie Lehours analyse différentes œuvres artistiques de femmes, du XVII^e au XXI^e siècle, qui mettent en œuvre, sur leur propre corps, « travestissement, déconstruction, façonnage », de manière à détourner le corps féminin de ses fonctions attendues.
- 9 Dans la postface, Éliane Viennot affirme que la langue est un terrain de lutte privilégié car son histoire (celle de la langue française, en l'occurrence) est déjà riche des ressources aujourd'hui nécessaires pour un remaniement dans le sens de l'égalité. Elle expose notamment tous les bénéfices qui résulteraient d'un usage de l'accord de proximité (c'est-à-dire avec le nom le plus proche, et même si celui-ci est féminin).
- 10 La richesse de l'ouvrage tient donc aux va-et-vient qu'il permet d'opérer entre les deux pôles du discours et du corps sans céder, à de rares exceptions près, à la facilité des métaphores qui rabattent l'un sur l'autre (« langage du corps » ou « corps de l'écriture »). S'il y a un regret à émettre, c'est que les grands textes théoriques sur le genre sont parfois seulement convoqués à travers une formule consensuelle servant de caution et non véritablement discutés, alors que la richesse des analyses pourrait fournir matière à d'intéressants déplacements. Peut-être aussi peut-on pointer un recours parfois trop prompt aux schémas de la transgression et de la subversion qui ont pour effet de faire apparaître « le genre » comme une instance personnifiée dont les volontés se seraient toujours réalisées au détriment des femmes, ainsi que de construire un récit où les périodes historiques sont en quelque sorte dotées d'un *ethos* (le Moyen Âge inventif et permissif, par exemple). Plus stimulante est la réflexion lorsqu'elle présuppose une histoire non linéaire de manière à signaler tant des avancées en trompe l'œil (ainsi de l'affirmation d'une identité politique féminine à partir de termes qui intègrent eux-mêmes les rapports sociaux de sexe patriarcaux), que des virtualités émancipatrices restées inabouties (que dire du fait que Vaugelas prenne acte des résistances à l'abandon de l'accord de proximité ?). Le propos est aussi particulièrement passionnant lorsqu'il pointe des contradictions et des paradoxes : c'est le cas avec les débats internes aux féminismes concernant le vêtement, avec l'invisibilité curieusement protectrice des ramasseuses de fraises du fait de l'inexistence d'un vocable féminin pour désigner leur statut clandestin, ou encore avec l'exploration des effets retors du « bénéfice » dont jouit a priori l'image féminine. C'est là que l'ouvrage fait bien apparaître la singularité de l'engagement en lequel consiste la

recherche, et sa complémentarité avec l'engagement dans la vie ou dans la représentation artistique.

AUTEURS

SARAH NANCY

Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3